RevueEl-Ryssala desétudesetrecherches en sciences humaines

Volume : 11 / N° : 2/2026. pp 338-347

PISSN : 2543-3938 - EISSN : 2602-7771

"Ce qui reste des femmes" de Nassira Belloula: Une archéologie des silences dans l'extrême contemporain

"What Remains of Women" by Nassira Belloula: An Archaeology of Silences in the Extreme Contemporary

Sandra BELLOULA

[1] Université Mostefa Benboulaid, Batna2 (Algeri), s.belloula@univ-batna2.dz

Reçu: 08/03/2026 **Accepté**: 21/04/2026

Résumé:
Cet article examine le roman Ce qui reste des femmes (2023) de Nassira Belloula comme un exemple paradigmatique d'une « archéologie des silences » dans la littérature francophone de l'extrême contemporain. L'étude analyse comment l'autrice, par une narration qui mêle enquête et fiction, exhumant les récits de trois femmes historiques liées au désert algérien : Isabelle Eberhardt, Aurélie Picard et Dassine Oult Yemma, élabore une poétique de la résistance. La problématique s'ancre dans le cadre théorique du féminisme postcolonial et en réponse à la question de Gayatri Spivak sur la possibilité pour les subalternes de prendre la parole. L'article démontre que l'œuvre de Belloula propose une réponse narrative à cette aporie. Sa méthode, fondée sur la fouille des traces et l'entrelacement des destins, permet de combler les blancs laissés par l'Histoire officielle et de construire un dialogue transhistorique.
En déplaçant ces voix féminines de la marge vers le centre du récit, Belloula dépasse une simple résurrection mémorielle. Elle invente une forme littéraire où l'écriture elle-même devient un acte politique de réappropriation, participant activement à reconfigurer le paysage littéraire et à redéfinir la place des femmes dans le récit national et francophone
Mots-clés: *Poétique de la résistance, Féminisme postcolonial, Polyphonie narrative,Extrême contemporain.*

***

Abstract:
This article examines Nassira Belloula's novel What Remains of Women (2023) as a paradigmatic instance of an "archaeology of silences" within contemporary Francophone literature. Through a narrative that merges investigative inquiry with fiction, the study analyzes how Belloula exhumes the histories of three emblematic women connected to the Algerian desert :Isabelle Eberhardt, Aurélie Picard, and Dassine Oult Yemma, to construct a distinct poetics of resistance.
The research question is grounded in the theoretical framework of postcolonial feminism and engages directly with Gayatri Spivak's seminal interrogation of the subaltern's capacity for speech. This article posits that Belloula's work provides a narrative resolution to this theoretical impasse. Her methodology, which involves tracing archival fragments and interweaving disparate destinies, serves to redress the omissions of official historiography and to forge a transhistorical dialogue.
By relocating these marginalized feminine voices to the narrative forefront, Belloula's project surpasses mere acts of commemorative recovery. It forges an innovative literary mode in which the act of writing itself functions as a political gesture of reappropriation. Consequently, her work actively contributes to reshaping the literary landscape and redefining the position of women within both national and broader Francophone discourse.
Keywords: *Archaeology of silences; Poetics of resistance; Postcolonial feminism; Narrative polyphony; Extreme contemporary.*

I. INTRODUCTION

La littérature est souvent un espace d'écho où certaines voix résonnent fortement, tandis que d'autres sont condamnées au silence. Les récits des femmes, en particulier dans les contextes postcoloniaux, ont longtemps été ensevelis sous les strates de discours dominants, qu'ils soient patriarcaux, coloniaux ou nationalistes. Pourtant, la littérature demeure un lieu de résistance privilégié, un terrain où il est possible de procéder à une véritable archéologie des silences pour exhumer et redonner une voix à celles que l'Histoire a négligées. Ce geste de résurrection n'est pas seulement mémoriel ; il est éminemment politique et esthétique, participant à une reconfiguration du paysage littéraire contemporain.

Nassira Belloula se propose comme figure centrale de ce mouvement au sein de la littérature algérienne francophone. Née en 1961 à Batna, cette journaliste et écrivaine féministe a construit une œuvre diverse – poésie, romans, essais – profondément engagée dans l'écriture des conditions féminines, dénonçant les restrictions culturelles et religieuses, les traditions aliénantes et la violence. Son parcours transnational, de l'Algérie au Québec où elle s'installe en 2010, est emblématique de la diaspora des intellectuels algériens et lui offre un regard décalé, fertile pour interroger les identités. Avec son roman *Ce qui reste des femmes*, Belloula se fait archéologue, elle y mène une enquête littéraire et sur les traces de trois figures féminines emblématiques liées au désert algérien : L'aventurière mystique Isabelle Eberhardt, la bienfaitrice Aurélie Picard et la reine poétesse touarègue Dassine Oult Yemma. Son projet ne se limite pas à convoquer ces personnages historiques ; il consiste à déchiffrer les non-dits qui entourent leurs existences, à combler les blancs laissés par l'Histoire officielle. Elle fait ainsi de son récit un travail de mémoire active.

À partir de ce corpus, notre analyse cherchera à répondre à la question suivante : En quoi le roman de Belloula, par une véritable "archéologie des silences", invente-t-il une poétique de la résistance qui redéfinit la place des femmes et de leurs récits dans le paysage de l'extrême contemporain ? Cette problématique s'ancre dans les apports théoriques du féminisme postcolonial, lequel s'attache à montrer comment le racisme et les effets politiques et culturels du colonialisme affectent spécifiquement les femmes non occidentales. Les travaux de Gayatri Spivak (1985), et notamment sa question fondatrice « Les subalternes peuvent-elles parler ? », sont ici essentiels pour conceptualiser la difficulté pour les femmes doublement marginalisées de faire entendre leur voix dans des systèmes de représentation dominants. L'approche de Belloula peut être lue comme une réponse littéraire à cette aporie, en s'efforçant justement de faire parler les subalternes à travers une narration polyphonique. Nous verrons comment son écriture, en exhumant ces vies enfouies, construit une poétique spécifique qui interroge et dépasse les assignations identitaires, contribuant ainsi au projet d'une « littérature-monde » où l'universel se construit depuis le local et le particulier.

La présente analyse poursuit un double objectif. Sur le plan littéraire, elle vise à démontrer que l'« archéologie des silences » pratiquée par Belloula constitue une poétique de la résistance qui reconfigure activement la place des femmes dans le récit national et littéraire. Sur le plan critique, elle entend participer à un chantier urgent de l'extrême contemporain : celui de contrecarrer l'invisibilité persistante des écrivaines et de leurs œuvres, en ne laissant pas, pour ainsi dire, « enterrer les vivantes » pendant que l'on « s'occupe à ressusciter les mortes ». Pour ce faire, notre méthode conjuguera une analyse textuelle et poétique serrée du roman examinant sa structure archéologique, sa langue démesurée et ses stratégies narratives de résurrection à une contextualisation théorique et historique. Notre approche s'inscrit dans le sillage des études féministes postcoloniales et intersectionnelles, attentives aux croisements des dominations. Nous mobiliserons également les apports des cultural trauma studies (**Amfreville,** 2023) et les

réflexions critiques sur les notions de résilience et d'empowerment (agentivité)[1], afin d'éviter tout écueil essentialisant et de saisir comment le roman fait de la résistance un acte politique de réinvention de soi. C'est à cette condition que nous pourrons montrer comment Belloula offre une réponse narrative à l'aporie de Spivak et contribue à une cartographie renouvelée de la littérature francophone actuelle.

Pour mener à bien cette démonstration, notre article s'articulera en trois temps. Dans une première partie, « Le chantier de la mémoire : exhumer les vies enfouies », nous analyserons la méthode archéologique de Belloula, en examinant comment sa narration fait ressurgir les fragments biographiques et construit un dialogue transhistorique entre ces femmes et la narratrice. La deuxième partie, « La résistance par la parole : une poétique de l'écho », sera consacrée à l'analyse des stratégies d'écriture mises en œuvre pour briser le silence, en montrant comment la langue elle-même devient un acte de délivrance et de réappropriation de la parole confisquée. Enfin, une troisième partie, « Une cartographie de l'extrême contemporain : la place des femmes et de leurs récits », situera l'œuvre dans le paysage littéraire actuel pour montrer comment, en donnant une voix à des figures marginalisées, Belloula participe à déplacer le centre de gravité du récit national et littéraire vers les femmes, affirmant ainsi une nouvelle forme d'universalité née de la reconnaissance des singularités.

II. Le chantier de la mémoire : exhumer les vies enfouies

1. Le geste archéologique : Dans les sédiments de l'histoire et du désert

L'œuvre de Nassira Belloula s'ouvre comme un chantier de fouilles littéraires où la plume se fait outil d'exhumation. Dans Ce qui reste des femmes, l'autrice entreprend une archéologie minutieuse des silences qui entourent les existences féminines. La structure même du récit épouse cette démarche : un récit-cadre, celui d'une journaliste en quête de sens, sert de trame à des récits enchâssés qui ressuscitent trois figures emblématiques du désert algérien. Cette architecture narrative reproduit le mouvement de la fouille archéologique (la descente progressive dans les couches temporelles, la découverte de fragments de vies que le temps avait ensevelis). Cette méthode s'apparente à l'« analyse systématique des discours » définie par Michel Foucault, où il s'agit de mettre au jour les conditions d'émergence, mais aussi d'occultation, des récits (Foucault, 1969). Belloula déchiffre ainsi les discours coloniaux, patriarcaux et nationalistes qui ont fabriqué le silence autour d'Isabelle Eberhardt, d'Aurélie Picard et de Dassine Oult Yemma. Elle décrit son aventure : « En posant mes pas sur le sable, l'impression d'approcher de si près la liberté, me voilà à présent seule, sur ce sentier qui s'ouvre comme une porte dérobée. Je pénètre lentement dans le monde d'Isabelle, Aurélie, et Dâssin, ces lieux où il faut s'habituer aux caprices du temps » (Belloula,2023, p. 46).

Belloula fouille les sédiments de l'histoire avec la patience d'une restauratrice de mémoire. Ses outils sont multiples : archives jaunies, carnets intime, comme ceux d'Isabelle Eberhardt où l'encre pâlie devient sang littéraire, et cette mémoire collective qui conserve la trace des passages féminins : « C'est à cet instant qu'un autre voyage commence en moi, surtout si l'héroïne du roman au destin unique s'avère être réelle et non pas sortie de l'inspiration d'un écrivain chevronné. » (Belloula, 2023, p. 30) Chaque document est traité comme une relique, chaque témoignage comme une épiphanie. L'autrice ne se contente pas de compiler des sources ; elle les anime de son souffle créateur, comblant les blancs de l'histoire par l'intuition poétique, restaurant la chair et l'âme de ces femmes que l'Histoire officielle n'a retenues qu'à titre d'appendice. Ce travail de résurrection répond à l'injonction de l'écrivaine **Arundhati Roy** : face

[1]Capacité à agir sur le monde l'agentivité est la traduction en français d*'empowerment* qui désigne le pouvoir d'agir lequel interroge notamment les pratiques d'émancipation féministes.

aux oublis de l'Histoire, « il convient de les exhumer des ruines. Pour les conserver les préserver. Les faire revivre » (Roy, 1997, p. 122). Ce geste rejoint également la pensée d'Edward Saïd pour qui il s'agit de déconstruire le discours colonial qui a fabriqué des catégories ontologiques immuables pour mieux dominer (**Saïd,** 1978). Belloula, en restituant la complexité et l'humanité de ces femmes, participe de cette entreprise critique de contre-histoire.

Le désert algérien (Oued Souf, Laghouat, le Hoggar) cesse d'être un simple décor pour devenir le site archéologique primordial. Cet espace minéral, apparemment vierge, se révèle être un vaste palimpseste où chaque dune garde l'empreinte des passages féminins, où chaque oasis conserve l'écho de leurs voix. Le géographe Jean Brunhes notait que « le désert impose à l'homme une sorte de régime insulaire » (**Brunhes**, 1910, p.96), une formule qui s'applique avec force à ces femmes dont les existences furent des îlots de résistance et de liberté dans un océan de contraintes. Le désert chez Belloula n'est pas un paysage mais un état d'âme, un territoire métaphysique où le silence même devient éloquent. C'est dans cette immensité lumineuse que les traces des trois héroïnes se donnent à lire, comme autant de hiéroglyphes attendant leur déchiffreuse. À travers cette quête, Belloula ne fait pas qu'exhumer le passé ; elle tisse un lien de filiation, établissant « une succession, une chaîne de transmission » (**Viart & Vercier,** 2008, p. 202) avec ces figures, s'inscrivant ainsi dans une généalogie littéraire féminine longtemps interrompue.

2. La galerie des ombres : portrait d'un chœur transhistorique

Des profondeurs de ce chantier mémoriel émerge une galerie d'ombres qui, peu à peu, reprennent chair et consistance. Isabelle Eberhardt, Aurélie Picard et Dassine Oult Yemma forment un triptyque fascinant de la condition féminine, un kaléidoscope où se déclinent les multiples facettes de l'être-femme en contexte colonial et postcolonial. L'aventurière rebelle, l'épistolière dévouée, la reine puissante ; ces trois destins apparemment disjoints composent en réalité une polyphonie existentielle d'une étonnante cohérence. En effet, l'autrice s'introduit dans leurs vies pour créer une histoire dans laquelle, sans se croiser, leurs existences se chevauchent à travers cette passion du désert et de la littérature.

« Ce qui unit ces femmes par-delà les siècles et les origines, c'est une passion commune pour le désert et pour la littérature, cette double attirance pour l'espace infini et la page blanche. » (Belloula, 2023, p.44). Leur solidarité transhistorique ne relève pas de la coïncidence mais d'une véritable sororité spirituelle. Belloula tisse entre elles des liens subtils, faisant de leurs destins individuels les variations d'un même thème universel : la quête de liberté et de reconnaissance dans un monde dominé par les logiques masculines. Leur dialogue imaginaire à travers le temps constitue l'un des plus beaux succès poétiques du roman. On peut lire ici une illustration de la théorie de l'hybridité développée par **Homi Bhabha**, où l'autrice crée un « troisième espace » narratif qui abolit les polarités et les essentialismes pour laisser place à une identité composite et relationnelle. Au cœur de cette galerie d'ombres se meut la narratrice contemporaine, dont la quête identitaire sert de fil conducteur à cette exploration mémorielle. Son parcours n'est pas seulement une enquête historique ; c'est une plongée dans les profondeurs de sa propre condition de femme algérienne moderne : « C'est ainsi, quand j'ouvre un livre, ce qui vient en moi en premier, c'est cette quête de l'identité, je me cherche. N'est-ce pas étrange comme si le roman m'offre un discours identitaire ? » (Belloula, 2023, p.25). En exhumant ces vies passées, c'est sa propre image qu'elle cherche dans le miroir trouble de l'histoire. Chaque découverte sur ces femmes du désert devient un fragment de son propre puzzle identitaire, chaque révélation sur leur combat éclaire ses propres luttes. La narratrice incarne ainsi l'écho contemporain de ces voix ancestrales, prouvant que la quête de soi passe nécessairement par la reconnaissance de celles qui nous ont précédées, elle décrit : « Cette fois-ci, c'est Dassin enveloppée d'étoffe bleue, froufroutante, qui s'encadre dans le seuil de la maison avec son port

altier et ses nattes noires. Je glisse discrète comme une ombre à ses côtés. Ce soir, Dassin m'offre un verbe ». Le parcours de la narratrice montre comment, grâce au désert, dont elle tombe amoureuse, elle parvient à se délivrer des contraintes et pressions socioculturelles. En découvrant le carnet intime d'Eberhardt, il naît en elle le désir de donner un autre sens à sa vie. Elle part alors sur leurs traces, portant un regard sur l'existence des femmes « enfermées dans les croyances, d'un autre âge, qu'une fille doit accepter les limites qui lui ont été fixées » (Belloula, 2023, p.53).

Ce faisant, Belloula répond, par la fiction, à la question posée par Gayatri Spivak : « Les subalternes peuvent-elles parler ? ». Son œuvre tout entière semble affirmer que oui, à condition que l'on sache tendre l'oreille vers leurs traces et leurs silences. Plus largement, à travers son œuvre, Belloula interroge les héritages féminins, comme en témoigne cette réflexion personnelle extraite d'un autre de ses romans : « De mon éducation, je garde une sensation de perpétuel danger. J'ai la peur des choses et des hommes. Je n'ai jamais su si ma peur était réelle. J'étais prisonnière de cette éducation basée sur la méfiance et l'interdit » (Belloula, 2023, p.29). Cette prise de conscience est le moteur qui pousse la narratrice de *Ce qui reste des femmes* à partir en quête, à exhumer d'autres vies pour mieux comprendre et dépasser la sienne.

3. La résistance par la parole : Une poétique de l'écho

L'écriture de Nassira Belloula ne se contente pas de constater des silences ; elle entreprend de les briser par une poétique de la résistance où la parole, libérée, devient un écho qui se répercute et amplifie la voix de celles qui furent réduites au mutisme, elle souligne :

> Je dois aussi écrire ce monde désincarné que j'imagine mien, ces lieux-réels-irréels, transformés en un champ d'expérimentation où s'entrecroisent plusieurs destins. J'ai le souvenir des aïeules aux turbans multicolores et tatouages bleutés, celui de trois femmes qui gravitent sur un puzzle, que je me dois de reconstituer. Se peut-il que pour réussir, je doive me saisir de l'ambition d'Aurélie, le nomadisme d'Isabelle et de la passion de Dassin ? (Belloula, 2023, p. 70)

3.1. L'écriture comme acte de délivrance

Pour Nassira Belloula, l'écriture est un geste fondamentalement politique et libératoire. Son œuvre, décrite comme un moyen de « dénoncer toutes les formes d'obscurantisme » (Belloula, 2023, p.29). transforme la langue française en un instrument d'émancipation. Ce processus de délivrance des contraintes et pressions socioculturelles peut être conceptualisé à travers la théorie de la performativité du langage. En s'appropriant la langue, les personnages et l'autrice elle-même ne décrivent pas simplement un état de soumission ; ils accomplissent un acte de libération. La parole devient ainsi une action qui modifie la condition de celui ou de celle qui la profère : « Je parviens à un moment d'une insolite communication, d'entendre sa voix. Dans ce silence immuable m'arrivent un mot puis un autre. Elle se sert d'une langue hybride faite d'impatience et de vérité pour me guider à travers les dédales de mes propres agitations » (Belloula, 2023, p.119)

Cette libération passe par des choix stylistiques et génériques délibérés. La diversité de sa production (poésie, romans, essais) lui permet d'explorer différentes facettes de l'expression féminine. Dans son essai Soixante ans d'écriture féminine en Algérie (Belloula, 2009), Belloula se fait non seulement la praticienne de cette parole libérée, mais aussi son archéologue et sa théoricienne, cartographiant le terrain même sur lequel elle s'inscrit. L'écriture cesse d'être un simple médium pour devenir un espace de combat où se joue la conquête de la subjectivité.

3.2. Tisser la trame : une polyphonie narrative

L'architecture de Ce qui reste des femmes est un élément central de sa puissance. Le récit est construit comme une polyphonie où les existences de la narratrice et des trois femmes du désert « se chevauchent » sans se croiser directement (Belloula, 2015, p. 34). Cette structure crée un chœur transhistorique qui dépasse la simple juxtaposition de destins individuels. L'analyse de Mikhail Bakhtine sur la polyphonie romanesque est ici pertinente : le texte n'est pas dominé par une conscience unique, mais devient une interaction de plusieurs consciences indépendantes et non fusionnées (Bakhtine, 1978). Le récit de Belloula ne s'efface pas devant ses personnages ; il orchestre leur rencontre dans l'espace littéraire, permettant à leurs voix de se répondre et de se renforcer mutuellement.

Cette polyphonie est le fruit d'une méthode narrative hybride. Belloula s'introduit dans leurs vies en mêlant l'investigation rigoureuse (la consultation d'archives et de carnets intimes) à l'imagination nécessaire pour « combler les blancs de l'histoire » (Belloula, 2015, p. 78). Ce faisant, elle crée une histoire dans l'histoire, un métarécit qui interroge les conditions de possibilité même de la narration historique. Le récit devient ainsi le lieu où s'élabore une mémoire composite, à la fois fidèle aux faits et profondément recréée par le travail de l'écriture, une stratégie qui rejoint les préoccupations d'autres écrivaines algériennes luttant pour leur visibilité : « J'ai emporté des livres et des petits carnets. Je note le nom d'Isabelle Eberhardt sur l'un d'entre eux, celui qui lui sera consacré en rajoutant un incompréhensible point d'interrogation. » (Belloula, 2015, p. 32)

3.3. Le désert, espace de la résonance intérieure

Au-delà de son rôle de site archéologique, le désert chez Belloula acquiert une dimension symbolique essentielle comme espace de la résonance intérieure : Le désert n'est pas seulement un lieu peuplé de secrets et de métaphores, il est également, comme le souligne une réflexion sur la poétique du désert, un être poétique qui permet à l'être de poétiser sa solitude et d'engager un « corps à corps de l'homme avec lui-même » (**Boubnider,** 2021, p. 273). Dans cette immensité silencieuse, le vide apparent n'est pas une absence, mais une condition de l'écoute. C'est dans ce silence primordial que les murmures étouffés des femmes deviennent audibles. Il est ce lieu où la narratrice, en quête de ses modèles, peut se « laisser gagner par le silence et le vent » (Belloula, 2015, p. 102), condition nécessaire pour entendre les échos du passé.

Le désert fonctionne ainsi comme une vaste caisse de résonance métaphysique. Il est cet absolu qui, pour reprendre une analyse du désert dans la littérature, exhausse l'humain et constitue une « expérience de Liberté » (**Chikhi,** 2017, p. 53). Son immensité et son minimalisme créent les conditions acoustiques et spirituelles idéales pour que l'écho des voix exhumées puisse se propager. Le silence du désert n'écrase pas la parole ; il la purifie et en amplifie la portée, transformant chaque parole individuelle en un fragment d'un chant universel sur la quête de soi. Cette conception rejoint la tradition soufie où le désert symbolise la première étape du cheminement spirituel, le *talab* ou la quête, un espace de danger mais aussi de possibilités immenses pour qui cherche à connaître sa propre identité.

En faisant du désert le lieu à la fois concret et symbolique de sa narration, Belloula dépasse le simple cadre du témoignage historique pour inscrire le combat des femmes dans une géographie à la fois algérienne et universelle, où la résistance par la parole atteint une dimension proprement mythique : « Ce désert que je contemple aujourd'hui dans cette éblouissante lumière était au cœur de bien de transcendances. Souvent, l'on venait ici en quête d'une certaine liberté ou dans le but de s'accomplir, transportons nos chastes rêves dans des yeux ouverts comme des insomniaques » (Belloula, 2015, p. 67)

III. Une cartographie de l'extrême contemporain : la place des femmes et de leurs récits

1. Nassira Belloula, archéologue et passeuse

Le parcours de Nassira Belloula incarne les dynamiques transnationales qui caractérisent une part significative de la littérature de l'extrême contemporain. Née à Batna dans les Aurès et s'étant installée à Montréal en 2010, son œuvre et sa personne physique circulent entre les aires géographiques et culturelles. Ce nomadisme n'est pas une simple anecdote biographique ; il est constitutif d'un positionnement littéraire qui interroge les identités depuis un espace intermédiaire, un « entre-deux » qui enrichit sa perspective sur les cultures algérienne et francophone. Bien qu'établie au Canada, Belloula puise essentiellement son inspiration dans son pays natal, affirmant : « Toutes mes racines sont là-bas, même déterrée, ma sève est sans cesse irriguée par ce terreau. C'est un monde qui m'appartient et auquel j'appartiens » Belloula, 2015, p. 183). Cette posture ancrée dans un lieu d'origine tout en étant ouverte sur le monde définit son espace d'écriture comme un territoire à la fois physique et mémoriel.

Cette mission d'archéologue des voix oubliées est en outre soutenue par une réflexion théorique approfondie. Dans son essai *Soixante ans d'écriture féminine en Algérie* (2009), Belloula se fait l'historienne et l'analyste du long processus de conquête de la parole par les femmes algériennes. Elle y explore les thèmes, les contraintes (comme l'usage fréquent des pseudonymes, ces « noms voilés ») et les enjeux de cette littérature, établissant une généalogie où son propre travail s'inscrit en toute conscience. Elle y cite d'ailleurs Maïssa Bey pour qui l'acte d'écrire, au féminin, est avant tout un « acte délibéré de transgression » (cité dans Belloula, 2009, p. 122). Ainsi, Belloula n'est pas seulement une praticienne de l'écriture, elle en est aussi une passeuse et une théoricienne, ce qui confère à son projet romanesque une épaisseur et une intentionnalité renforcées. Elle décrit son travail comme un engagement : « Mes livres sont comme un engagement ; mon engagement à faire ressortir ces paradoxes et ces nuances qui caractérisent la condition féminine » (Belloula, citée dans Hamdi, 2021, p. 525). Cet engagement trouve son origine dans une conception subversive de la littérature, car pour Belloula, écrire est un acte subversif. C'est un acte de résistance comme elle l'explique : « L'écriture de toutes les probabilités, c'est ce désir de reconstituer ce chœur féminin d'une conscience de moments, de matérialiser ces lieux habités encore par ces silhouettes se hâtant entre les murs de terre des ksour » (Belloula, 2023, p. 167). Ce qui unit ses multiples activités : journalisme, essai, poésie, roman est précisément cette volonté de témoigner, d'exhumer et de donner une voix à une histoire et à des expériences souvent marginalisées.

Cette double identité d'archéologue et de passeuse trouve une expression concrète dans son travail sur la mémoire et le patrimoine. Dans des ouvrages comme *L'Aurès, le pays des Chaouias* (2021), elle entreprend un inventaire d'une histoire millénaire, un travail passionnel visant à transmettre une mémoire culturelle. Elle y voit un héritage qui doit se transmettre, qui doit perdurer au-delà du temps, prolongeant ainsi dans le domaine de la culture matérielle et historique le même geste de sauvegarde et de transmission qu'elle opère dans ses fictions avec les vies des femmes. Cette démarche globale fait d'elle une figure centrale dans la cartographie de la littérature algérienne contemporaine, tissant un lien essentiel entre un passé riche mais fragmenté et les interrogations identitaires du présent, elle affirme :

> Les multiples voix qui m'assiègent ne sont pas toutes humaines ; c'est une nature euphorique comme un tumulte ravageur qui étonne avec ses sons et ses bruits. C'est une existence intime que je tente d'explorer dans ces lieux qui deviennent miens, j'ose

imaginer une vie secrète qui me reconstruit mes origines, mon identité féminine, mes rêves… (Belloula, 2023 ; p.96)

2. "Ce qui reste" : traces, fragments et héritage

Le titre de l'œuvre, *Ce qui reste des femmes*, est en lui-même un programme littéraire et mémoriel. La notion de « reste » ne doit pas être entendue ici comme un simple reliquat ou un résidu, mais bien comme l'essence même, la trace indélébile qui persiste malgré les silences et les tentatives d'effacement. Il s'agit des vies, des passions, des révoltes et des rêves qui, bien qu'enfouis, continuent de hanter le présent et d'imposer leur exigence de vérité. Ce « reste » est ce qui survit, ce qui résiste à l'oubli, et pour l'autrice, il s'agit avant tout de « faire ressortir ces paradoxes et ces nuances qui caractérisent la condition féminine » (Belloula, citée dans Hamdi, 2021, p. 525). Ce geste archéologique dépasse le compte-rendu historique ; il est un acte politique de résurrection qui donne un lieu et une voix à ce que l'histoire a tenté d'effacer. Le travail de Belloula consiste ainsi à combler un vide, retrouver un héritage culturel, le faire sien et le transmettre. Le désert lui-même, espace central du roman, agit comme le gardien de ces restes, un « vaste palimpseste » où chaque dune conserve « l'empreinte des passages féminins » et chaque oasis « l'écho de leurs voix » (Belloula, 2015, p. 45).

L'héritage que l'autrice exhume et transmet à la narratrice contemporaine, et par extension aux lecteurs, est double. C'est tout d'abord un héritage de résistance et de liberté. En racontant ces femmes qui, chacune à leur manière, ont lutté contre « les croyances d'un autre âge, qu'une fille doit accepter les limites qui lui ont été fixées » (Belloula, 2015, p. 67), Belloula construit une lignée de modèles de résilience. Comme le souligne la présentation de son essai sur le féminisme et l'islam, son travail questionne la possibilité même d'une émancipation des femmes agrippée à la foi, montrant que la lutte pour la liberté est un combat complexe et toujours actuel. Le reste est donc aussi ce qui persiste et résiste ; c'est la part d'humanité inaliénable que les dogmes et les traditions n'ont pu anéantir. En retrouvant ces figures, la narratrice découvre un modèle de force qui la libère de ses propres entraves : grâce à cette quête, elle parvient à se délivrer des contraintes et pressions socioculturelles. Finalement, ce qui reste, c'est cette capacité à renaître, à se reconstruire après un traumatisme, ou comme l'écrit Belloula, à « renaître après un traumatisme, à trouver la force de renaître de ses cendres » (Belloula, 2003, p.28). Cet héritage n'est pas un fardeau du passé, mais une force vive pour le présent.

3. De la marge au centre : une voix dans le chœur des "Belles Algériennes"

Le paysage littéraire algérien, notamment dans sa réception internationale, a longtemps été perçu à travers un prisme majoritairement masculin. Belloula elle-même constate, dans ses travaux, que « les écrivaines algériennes restent encore peu traduites et connues internationalement » (Belloula, 2008, p. 64). Son propre travail, de *La Revanche de May* (2003) à *Terre des femmes* (2014), participe activement à corriger cette invisibilité relative. En donnant une voix à des figures marginalisées (qu'elles soient des femmes du désert, des enfants abandonnés ou des victimes du fanatisme), son œuvre déplace le centre de gravité du récit national. Elle relève ainsi le défi d'occultation qui a longtemps caractérisé les femmes, pour qui, comme l'a théorisé Françoise Collin, « être invisible, c'est ne pas exister pour les autres, ne pas laisser de trace dans le monde commun » (1992, p. 45).

Elle ne se contente pas d'ajouter des noms à un catalogue ; elle modifie la substance même de ce qui est raconté et la manière de le raconter. Son roman *La Revanche de May* est ainsi décrit comme un texte à l'architecture narrative complexe où « personnages et histoires se chevauchent, s'enchevêtrent » (Belloula, 2003, p. 11), une forme littéraire qui mime la polyphonie qu'elle cherche à restituer et qui constitue, selon elle, un défi lancé aux structures

narratives linéaires et souvent monologiques du canon dominant, dans le passage suivant elle mêle sa voix à celle d'Isabelle Ebehardt :

> « C'était à cette période que son écriture va s'intensifier avec une utilisation prononcée du « Je masculin » : *Je suis seule, assis en face de l'immensité grise de la mer murmurante…Je suis seul…Seul comme je l'ai toujours été partout, comme je le serai toujours à travers le grand Univers charmeur et décevant, seul, avec, derrière moi, tout un monde d'espérances déçues, d'illusions mortes et de souvenirs de jour en jour plus lointains, devenus presque irréels. Je suis seul, et je rêve…* » (Belloula, 2023, pp.106-107)

Pour Belloula, cette forme est un engagement, une subversion nécessaire. En passant de la marge, où l'histoire et la littérature conventionnelle les avaient reléguées, au centre de son projet narratif, les femmes deviennent les sujets absolus de leur propre histoire. Belloula s'inscrit ainsi dans le chœur des *Belles Algériennes* titre de l'un de ses propres ouvrages qu'elle contribue à faire résonner plus fortement, non pas comme une voix isolée, mais comme une cheffe de chœur qui orchestre une puissante et nécessaire polyphonie féminine pour l'extrême contemporain. Dans la lignée de ces travaux, on peut noter que la romancière et essayiste Maïssa Bey, qu'elle cite, affirmait également que pour une femme, écrire est « un acte délibéré de transgression » (Bey, citée dans Belloula, 2009, p. 122). Cette généalogie de la transgression par l'écriture inscrit le projet de Belloula dans un héritage collectif et combatif des femmes algériennes, consolidant son rôle de passeuse de mémoire et d'agent de transformation de la scène littéraire.

IV. Conclusion

Le parcours de notre analyse a permis de démontrer que Ce qui reste des femmes de Nassira Belloula constitue bien plus qu'un simple roman historique : il s'érige en un véritable manifeste littéraire pour l'extrême contemporain. Notre étude a successivement révélé la triple dimension de cette œuvre exigeante. En tant qu'archéologie, elle déploie une méthode rigoureuse d'investigation des sédiments de l'histoire, exhumant par un travail de fouille textuelle les vies enfouies d'Isabelle Eberhardt, d'Aurélie Picard et de Dassine Oult Yemma. Le désert, loin d'être un simple décor, s'y révèle un site mémoriel où chaque dune conserve l'empreinte des passages féminins. En tant que poétique, l'œuvre développe une stratégie d'écriture comme acte de délivrance, transformant la langue en instrument d'émancipation des "contraintes et pressions socioculturelles". La polyphonie narrative y crée un chœur transhistorique où les voix des femmes, par-delà les siècles, se répondent et s'amplifient mutuellement. Enfin, en tant que geste contemporain, le roman s'inscrit résolument dans les enjeux actuels de la littérature mondiale, participant au déplacement du centre de gravité du récit national vers les marges féminines et affirmant, depuis son positionnement algéro-québécois, la vitalité d'une écriture transnationale.

Ainsi, pour répondre à notre problématique initiale, l'œuvre de Belloula redéfinit profondément la place des femmes dans le paysage de l'extrême contemporain en faisant de la littérature un espace dialectique où le silence devient paradoxalement une source de récits et de résistance. En pratiquant cette "archéologie des silences", l'autrice démontre que ce qui était perçu comme une absence (le mutisme des archives, l'effacement des traces) contient en réalité la matière même d'une résurrection littéraire. La parole des femmes, même ancienne, y trouve un écho profond dans les questionnements actuels sur l'identité, la transmission et la liberté, établissant une solidarité transhistorique entre les combats passés et présents.

Pour ouvrir sur de nouvelles perspectives, on peut s'interroger sur la réception de cette entreprise de résurrection mémorielle. Quel impact peut avoir cette archéologie des silences sur la construction d'une mémoire et d'une identité féminines plurielles dans l'Algérie et le monde francophones contemporains ? L'œuvre de Belloula invite à repenser les modalités mêmes de la transmission historique et littéraire. Dans un contexte mondial où les revendications mémorielles s'intensifient, son approche suggère que la reconnaissance des singularités oubliées n'est pas un repli communautaire, mais bien la condition nécessaire à l'élaboration d'un universel véritablement inclusif. La question reste entière de savoir comment ces voix ressuscitées pourront irriguer, au-delà du champ littéraire, l'imaginaire social et contribuer à l'émergence de nouvelles formes de conscience historique chez les générations futures.

- **Liste Bibliographique :**

  - Amfreville, M. (2023). Les trauma studies : une théorie critique en souffrance. Dans I. Alfandary (dir.), *Crise dans la critique. Une cartographie des studies* (pp. 185-204). Le Bord de l'eau.
  - Bakhtine, M. (1978). *Esthétique et théorie du roman* (D. Olivier, trad.). Gallimard. (Ouvrage original publié en 1975).
  - Belloula, N. (2003). *La Revanche de May*. Chihab Éditions.
  - Belloula, N. (2008). *L'Algérie en héritage*. EDIF.
  - Belloula, N. (2009*). Soixante ans d'écriture féminine en Algérie* : essai. ENAG éditions.
  - Belloula, N. (2014). *Terre des femmes*. APIC.
  - Belloula, N. (2023). *Ce qui reste des femmes*. Chihab.
  - Belloula, N. (2021). *L'Aurès, le pays des Chaouias*. Rafar.
  - Bhabha, H. K. (2007). *Les lieux de la culture : Une théorie postcoloniale* (F. Bouillot, trad.). Payot. (Ouvrage original publié en 1994).
  - Boubnider, N. (2021). La poétique du désert dans le roman algérien contemporain. *Insaniyat* / إنسانيات, 92-91 ,285-269. https://doi.org/10.4000/insaniyat.24981
  - Brunhes, J. (1910). *La géographie humaine*. F. Alcan.
  - Chikhi, B. (2017). *Le désert dans la littérature algérienne francophone : Espace géographique, espace symbolique*. Aleph, 4(1), 43-57.
  - Collin, F. (1992). *Le sexe des sciences : Les femmes en plus*. Autrement.
  - Foucault, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Gallimard.
  - Guétat-Bernard, H., & Lapeyre, N. (2017). Les pratiques contemporaines de l'empowerment. Pour une analyse des interactions entre pratiques et théories, individu·e·s et collectifs. *Cahiers du Genre*, 63(2), 5-22. https://doi.org/10.3917/cdge.063.0005
  - Hamdi, H. (2021). Entretien avec Nassira Belloula : Trajectoire, engagements et écriture. *Contemporary French and Francophone Studies*, 24(5), 523-528. https://doi.org/10.1080/17409292.2020.1848172
  - Roy, A. (1997). *The God of Small Things*. Random House.
  - Saïd, E. W. (1978). *L'Orientalisme*. Pantheon Books.
  - Spivak, G. C. (1988). Can the Subaltern Speak? Dans C. Nelson & L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture* (pp. 271-313). University of Illinois Press.
  - Viart, D., & Vercier, B. (2008). *La littérature française au présent : Héritage, modernité, mutations*. Bordas.